



Réflexion Anatomique I, 1999  
Placoplatre, bois, pastel, os,  
122 x 61 cm

■ MONTRÉAL

MYTHIFICATION  
DU VIVANT

MARIE JOSEPHE VALLÉE

Chapelle historique  
du Bon-Pasteur  
100, rue Sherbrooke Est  
Du 5 novembre au 14 décembre  
2000

Tirant parti de sa double formation de peintre et d'architecte, Marie Josephe Vallée pose un regard critique sur la croissance urbaine. Elle a recours à un propos postmoderne dont elle jauge les possibilités et les limites. Marie Josephe Vallée emprunte pourtant à un art académique l'essentiel d'un vocabulaire pictural qu'elle articule en fonction d'une vision pluridimensionnelle de l'espace urbain. Son propos tout comme ses préoccupations débordent ainsi le cadre restreint du tableau pour couvrir et recouvrir métaphoriquement les divers caractères du champ de la représentation et, du même coup, le concept même de représentation.

Dès le début de sa carrière, Vallée sera séduite par la pratique du dessin qu'elle aura tôt fait d'élargir. Son langage formel débordera effectivement l'espace strictement pictural abolissant la frontière entre peinture et architecture pour s'inscrire dans le mouvement d'un temps et d'un espace toujours en devenir.

Tout au long de sa carrière, l'artiste entretient une sorte de parti pris des choses, un intérêt pour divers objets qu'elle sélectionne et classe en fonction de leurs qualités plastiques mais surtout en regard de leurs valeurs signifiantes, leur puissance d'évocation.

Elle rassemble dans des coffrets des ossements d'animaux, des dessins et de vieux relevés topographiques qui lui tiennent lieu de codes. Ces objets renvoient autant à des stratifications symboliques qu'à des mémoires qui traversent le temps et l'espace en témoignant de la structuration aussi géométrique qu'organique de la cité. Ces coffrets font alors office de présentoirs ou, mieux encore, de reliquaires, véritables totems d'un art actuel qui s'auto-analyse.

Qui dit totems fait nécessairement référence à l'opposition géométrique/organique qui anime le développement de la cité. Dans ce contexte, la mort sera omniprésente: elle se manifeste notamment à travers un phénomène de construction/déconstruction puis de reconstruction de structures picturales et sculpturales.

Une lecture plus attentive permet de saisir les objets à la fois dans leur nature et dans la mutation du sens qui les définit et les redéfinit constamment. Ce passage traduit bien la dualité vie-mort qui émerge d'une stratification de symboles et de références à d'autres temps et à d'autres formes d'expression. Vallée incorpore dans ses œuvres des ossements dont le traitement masque presque leur nature organique pour en faire de véritables bijoux funéraires qu'elle dispose dans des boîtiers avec l'ordonnance du géomètre. Ces objets évoquent d'emblée la marche du temps et renvoient nécessairement à une symbolique de la mort et, paradoxalement, à une sorte de mythification du vivant.

L'artiste reprend la même dialectique avec les relevés topographiques, authentiques témoignages historiques et sociologiques de siècles passés qu'elle range ou, mieux encore, emprisonne sous les grillages statiques et réducteurs qui limitent la vitalité et l'expansion naturelles du tissu urbain. Dans ces montages savamment calculés, l'artiste dispose des boîtiers au contenu apparemment abstrait en alternance avec les cases ayant une connotation plus figurative tels les plans urbains. Étrangement, l'aspect figuratif de plans topographiques prend un aspect plus abstrait et vice-versa. Enfin, les objets utilisés sont recouverts de cire, sorte de patine aussi bien symbolique que plastique qui les protège contre les altérations du temps.

Entre ces deux réseaux de signes, l'artiste introduit des cases vides, sortes d'espaces virtuels qui pourraient réunir abstraction et figuration comme les deux pôles d'un même phénomène.

À travers ces jeux de montage, de démontage puis de reconstitution d'une même réalité, l'artiste dénonce de façon voilée mais combien subversive, la dichotomie figuration/abstraction. Marie Josephe Vallée remet aussi en cause le rapport nature-culture et, par là-même, une certaine notion du réel ou, du moins, une manière de l'appréhender.

Jules Arbec

RÊVERIE  
LUMINESCENTE

Maison de la culture Mercier  
8105, rue Hochelaga  
Du 15 juin au 3 septembre 2000

SUSAN EDGERLEY

ANDRÉ LAVOIE

CHRISTINE PALMIÉRI

FRANCINE PRÉVOST

DONALD ROBERTSON

RANANG ROUSSEAU



Christine Palmiéri  
Néant compulsif 2

L'événement *D'un millénaire à l'autre* qui s'est tenu simultanément en vingt lieux d'exposition de Montréal, a notamment rassemblé six artistes autour d'un projet dont les thèmes sont le rêve et la luminosité.

Les matériaux utilisés par les artistes sont le verre, le fil de fer et le bois, mais aussi la vidéo, la lumière et le son. Chacun des artistes s'est exprimé de façon unique non seulement en termes de *physicalité* mais aussi en abordant la question de «l'autre» par le biais de stratagèmes conceptuels. L'une des caractéristiques de cette exposition repose sur l'inventivité que dénote l'exploration du rôle des rêves par rapport au «monde réel». Le traitement du temps et de l'espace tel qu'il



André Lavoie  
Signes des temps

s'exprime dans les œuvres soulève paradoxalement des questions sur la fonction du paysage aujourd'hui.

L'installation vidéo de Ranang Rousseau intitulée *Drums 'N Bass 2000* se compose de trois écrans avec fauteuils et écouteurs, disposés en triangle au milieu de la galerie. Des montages photographiques montrant diverses situations géographiques et humaines défilent sur les écrans. Le déroulement des images est très rapide, trop rapide pour que l'œil puisse s'attarder sur l'une d'entre elles: un Bochimán du désert de Kalahari, un astronaute américain sur la lune, des oiseaux en vol et ainsi de suite; des images qui deviennent une configuration imprécise d'un monde en crise. Concomitamment, un monologue de l'artiste décrit le besoin de remédier à la situation et exhorte le spectateur à prendre position. En opposant ainsi cette surcharge d'information et l'échec de l'humanité à changer profondément le monde, l'artiste déplore l'impuissance du rêve à transcender l'impossible. Toutefois, loin d'être une affirmation convaincante de la désuétude de ce rêve, le cri d'alarme de l'artiste suscite plutôt chez le spectateur une certaine nostalgie romantique. Le monde est ici présenté comme un film sans profondeur où le rêve ne parvient pas à engendrer un changement tangible.

*Néant compulsif 2*, une œuvre multidisciplinaire de Christine Palmiéri, repousse le monde en tant qu'agent de modification des rêves de l'artiste tout en gardant ses distances par rapport à son histoire personnelle. Deux structures semblables à des igloos placées au sol représentent son passé et son avenir. Un pastiche d'images montrant des souvenirs d'elle-même (un autoportrait surimposé), de sa famille, et d'autres scènes, comme un champ de fleurs. Du plafond, des projecteurs jettent des rayons de lumière de couleurs primaires sur le sol comme s'ils creusaient le passé avec la régularité d'une pulsation. L'artiste suggère par là la capacité de la couleur à ouvrir

Susan Edgerley  
Vou